

Claude Froidmont

Chez Mauriac à Malagar



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**CHEZ MAURIAC
À MALAGAR**

Ouvrage publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture :

Henri Cartier-Bresson, *Claude et François Mauriac devant la maison
familiale de Malagar, près de Bordeaux, 1964*

© Henri Cartier-Bresson/ Magnum Photos/Reporters

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2016
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Claude Froidmont

**CHEZ MAURIAC
À MALAGAR**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Beaucoup m'accompagnent depuis tant d'années, mais je voudrais, pour ce premier livre, saluer ceux et celles qui, à deux exceptions près, furent là dès le début :

À Bruno, Claire et Pascal, Charles F., Éric et Geneviève, Éric L., au Groupe, Jean-Claude et Marie-France, Jean-Luc et Françoise, Jean-Paul, Philippe H., Rémi et Robert

À Martin, Ninon et à leur mère

À ma merveilleuse Marie

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? »

Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

Charles Baudelaire

Je me reverrai toujours avec mes deux ridicules sacs en plastique sur le parking bitumé en contrebas du domaine.

C'était l'été 89, mon corps faisait la connaissance de cette chaleur écrasante du Sud-ouest si présente dans *ses* livres.

J'étais comme quelqu'un de rendu à sa solitude après d'interminables errances, mais c'était le contraire d'un accablement, je changeais de monde et de dimension.

La bouche grande ouverte, je restais là, à admirer, de loin, la maison, et l'air chaud entrant en moi me remplissait les poumons de ce lieu, dépassant tout ce que j'avais pu imaginer ces dernières semaines où je l'avais tant fantasmé.

J'étais chez vous, François Mauriac, pour quelques mois, grâce à une bourse d'études.

J'avais fait mille kilomètres pour vous rejoindre, j'allais faire un DEA à l'université de Bordeaux consacré à votre *Mystère Frontenac* et je débarquais, en cet été-là, il y a vingt-sept ans de cela, pour loger chez vous et devenir le guide de ce que certains appelleraient bientôt *le musée*.

Je venais d'une petite commune de cinq mille âmes, près de Liège, mes paysages avaient toujours été pluvieux, avec des terrils et de petites maisons ouvrières en briques rouges, et là, une grande girondine me surplombait, une maison de maître éclatante de lumière, vaste comme un château et ce que j'inspirais me ramenait à vos mots, à ces petits objets inertes ne payant pas de mine, mais si pleins d'absolu, qu'on appelle les livres.

Je vis qu'un petit chemin avait été aménagé près du parking pour les promeneurs et je le pris. C'était une longue

ligne de peupliers qu'il fallait remonter ; sur la droite, scintillaient des feuilles de vignes et, à perte de vue, un vignoble tremblant dans la fournaise.

J'étais ébloui, dans tous les sens du terme, et mes yeux se familiarisaient doucement avec ce soleil vers lequel je levais la tête comme d'autres se pincent pour s'assurer qu'ils ne rêvent pas.

Je n'ai jamais su définir d'autres odeurs que celles de la cuisine ou de la pluie sur le macadam. Là, j'en humais tant à la fois que c'était peine perdue, car tout autour de moi exhalait ses parfums. Parfums de l'été, de la terre chaude, des pieds de vignes ; fragrances des arbres et des fleurs. Cela pétillait, du champagne, et j'étais un petit animal découvrant le monde sans pouvoir encore profiter pleinement de ses bienfaits.

Tout palpitait de vie et de murmures, de piaillements, de feuilles qui craquent, des oiseaux voltigeaient, la beauté.

Malagar...

Je répétais ce mot pour bien saisir la réalité qui m'entourait.

Malagar. Quel beau nom c'était !

Et avec quel habitant ! Le prototype de ce que Dominique Noguez a appelé, dans un néologisme parfait, un *grantécrivain*.

Il se trouvait qu'un grantécrivain y avait vécu et que moi, petit plouc du nord, je l'avais lu, et que j'arrivais ainsi chez lui, sans façon, comme Valjean demandant à l'évêque s'il était bien dans une auberge.

J'avais commencé tellement de manuscrits que je n'avais eu le temps d'en finir aucun, à part une petite nouvelle, mue par l'amitié.

Premier *universitaire* (sens local) de la famille, j'avais sué sang et eau pour de rudes études et pu, ainsi, rejoindre la glorieuse troupe des chômeurs.

Cette perspective m'ayant rendu fou, j'étais en train de le devenir tout à fait en postulant pour être *Lecteur* à Cracovie, ou dans les Comores, et ce fut là qu'il intervint, mon grand homme, mon fou de Dieu, mon croisé, mon père, mon ami d'éternité, Henri Guillemin, cet illuminé de l'autre siècle qui surgit dans le désastre, comme Valjean, pour porter mon seau de nuit, et me tirer de cette vie où je m'embarrassais, pour me prendre en croupe, sur son balai, et toucher du doigt les étoiles.

Avant l'université, je crois me souvenir que je savais à peu près ce qu'était la littérature. Un monde à part, merveilleux, émouvant, prenant, dérangeant, bouleversant, une passion cachée contrebattant le monde et valant infiniment mieux que lui. C'était plein de femmes pulpeuses, d'histoires à ne lire que d'une main, d'amis magnifiques et d'aventures en tous genres.

Puis, l'université vint, et les maîtres.

Il ne s'agissait plus de vibrer mais de ratiociner sur une *leçon* d'un vers de Thomas ou de Bérourl. On ne soupçonne pas les passions que déchaînent les variantes d'un texticule parmi les spécialistes, il est seulement regrettable qu'ils se croient toujours obligés de les partager.

Sur quatre années de *licence* (terme ancien), nous eûmes droit à quatre auteurs et encore en devions-nous trois à un seul de nos professeurs qui, curieusement, pensait qu'un *romaniste* pouvait aussi, accessoirement, s'intéresser aux Lettres.

De Pascal, il fit un sociologue de haute volée. Zola pourfendait l'argent et le capitalisme par un imaginaire tonitruant. Et Beckett éclatait de son grand rire et cela me ravissait.

Je n'avais pas seulement rêvé sous la couette, nous étions quelques-uns à former une secte dont le credo niait nos austères études et c'était d'une jubilation libératrice.

L'immense Henri Guillemin (HG dorénavant) était de cette trempe.

Je l'ai vu pleurer, plus de deux cents ans après sa mort, des misères qu'on avait fait subir à Rousseau et se déchaîner, littéralement, contre Maulnier ou Maurras, quand ceux-ci étaient en passe d'être oubliés de tous. Il n'aimait pas Montherlant – aimer, quel drôle de mot pour un romaniste –, mais citait, admiratif, un vers de la *Reine morte* pour sa beauté, tirait son chapeau à Voltaire pour l'affaire Calas et plaçait le *Bloc-notes* de Mauriac au firmament de son œuvre.

Mauriac, tiens, justement, ne m'intéressais-je pas à la politique ? Eh bien, je n'avais qu'à me lancer dans un petit essai, *percutant*, pour en revivifier la pensée. Et pourquoi pas une thèse, même, tant qu'il y songeait ?

L'idée fit son chemin.

Il fallait monter un dossier, convaincre un *mauriacien*, m'inscrire en DEA et HG se mua en relais de poste, écrivant à tous ceux qu'il connaissait et qui pouvaient servir ma cause.

On me prit de très haut à Paris et me reçut à bras ouverts à Bordeaux. Pas de problèmes pour le DEA, je pourrais, si je

le souhaitais, vivre dans *la maison* et j'en deviendrais même le guide, toujours si je le voulais.

Ignorant à peu près tout de mon hôte, je me mis à le lire comme un enragé et, comme ses romans avaient une fâcheuse tendance à me tomber des mains, je les reprenais, entêté, entre deux respirations dans le *Bloc-notes*.

C'était à peu près l'état d'esprit dans lequel j'étais en gravissant l'allée de peupliers avec mes deux malheureux sacs. Je m'acquitterais d'une thèse rapidement – un roman ferait l'affaire – et puis *j'écrirais*. Une mise en train nécessaire, mes derniers devoirs d'étudiant, et je me voyais déjà, devant un public affamé, en vrai petit HG, passionnant les dames par des récits enlevés de 48 ou de la Commune...

Mais c'est que je n'avais pas mesuré qui était François Mauriac ; s'il m'autorisait à franchir le pas de sa porte, ce n'était certainement pas pour être négligé.

Il me le fit d'ailleurs savoir, aussitôt les arbres franchis. Je croyais m'approcher d'une maison alors que c'était de lui-même, de ce qu'il en avait écrit, *cela* m'appelait et, lorsqu'elle se mit à me toiser, tout mon être s'affola.

Je me suis arrêté net, j'ai posé mes bagages au sol, reniflé toutes ces odeurs d'été – enivrantes, inédites, singulières –, une dernière fois, et je fus seul au monde, tout un instant, devant *cela*, première esquisse de mon mythe personnel.

Quelle ivresse c'était ! Quelle joie d'exister !

J'étais dans un de mes rêves, tous mes sens exacerbés et il me sembla qu'être là, moi, l'étranger, si loin des miens, me plaçait non pas au-dessus, mais au-delà des autres hommes, dans un ordre nouveau, rejoint par tous ceux et celles qui, contraints ou libres, avaient choisi une autre vie que celle de leur destinée, rompu les amarres, renoncé avec une force d'âme à ce que l'existence leur avait réservé, pour se créer la leur, avec la pâte de leurs songes.

Tout me ravissait, me charmait, m'enchantait, c'était Noël en juillet, les arbres, le vignoble, la grande bâtisse grise me faisant curieusement penser à quelqu'un.

Combien de temps ai-je bien pu rester ainsi, immobile, à me pénétrer de tout ?

J'ai repris mes sacs et ma marche en m'émerveillant encore d'être là, du ciel bleu, des parfums, des fleurs.

Je dus faire de gros efforts pour que ma voix sorte devant cet homme venant vers moi en souriant et me tendant la main. C'était le gardien, puis sa femme, et le pastis en signe de bienvenue. Pour les clichés, on me gâtait.

Le professeur d'université censé m'accueillir avait attendu très longtemps, mais j'étais tellement en retard... Je crois bien que je leur souriais. On ne pourrait finalement pas me loger chez François Mauriac, dans sa maison, dans le château, comme cela avait été prévu, on m'expliquerait...

Ils avaient de bonnes têtes tous les deux, je les regardais dans une espèce de joie brute, enfantine, qui devait tout de même un peu les intriguer.

Avais-je bien compris pour le logement ?

Vous comprenez ? recommença le gardien. Mais oui ! Je comprenais tout, je ne pourrais pas rester là, comme prévu, c'était parfait !

Quand il me proposa de me faire visiter le lieu et de me montrer *ma* chambre, je ne parvins pas à réprimer une petite moue de déception. Je l'avais tant imaginé ce moment-là, que j'aurais préféré le découvrir seul. Le gardien *comprendait*.

Le temps d'ouvrir le grand volet de la cuisine et je m'étais ressaisi, bien sûr qu'une visite me ferait plaisir. Il me sourit et m'offrit spontanément tout son savoir.

En une heure, il fit le tour, pour moi, du propriétaire plus que de la propriété, et cet homme qui n'avait pas fait d'études était un conteur né.

En vrai virtuose, il mêlait constamment les informations factuelles aux anecdotes, sur tous ceux et toutes celles qu'il avait vus défiler là. On aurait dit qu'il s'était imbibé de tout ce que cette maison avait pu vivre et connaître pendant tant de siècles.

Tel détail sur une porte et il évoquait des moines. Un portrait de petit garçon et il parlait de ses rencontres avec cet enfant au moment de *la donation*, les soixante-dix années passées depuis le tableau n'entrant pas en ligne de compte.

Après son pastis, c'étaient ses paroles que je buvais goulûment et je le voyais bien qu'il en était heureux. J'aspirais son souffle, je le collais comme une mère, je communiais avec lui et le lieu, sans dire un mot, dans une espèce de recueillement admiratif que j'éprouvais pour tous les deux.

Ensuite, je me retrouvai seul.

Les *contrevents* étaient fermés, il faisait tout noir. Mon guide avait laissé les lumières allumées pour moi, j'ai monté quelques marches vers l'étage et me suis arrêté.

Issu d'un *milieu modeste*, j'avais de lourds a priori de classe en arrivant. Mais, en même temps, si la claire conscience de pénétrer l'univers bourgeois, non par envie mais par effraction, m'embarrassait un peu, j'aimais déjà tant la nature et les vieilles pierres, cultivais si passionnément, déjà, le culte du passé et un capharnaüm de mythes dont je n'ai jamais tenu à me guérir tout à fait, que c'était l'excitation qui primait et une avidité, que j'avais infinie.

S'il me fallait évoquer ce lieu aujourd'hui, je le décrirais comme un être vivant, une dame très âgée par exemple, capable de raconter sa propre histoire, strate par strate, non pas en suivant le fil linéaire de la chronologie, mais celui de grandes périodes, dont les contours seraient fixés davantage par des individus que par des faits ou des dates.

Depuis le temps où elle avait été un monastère, jusqu'au début des années 30, sans doute avait-elle été pareille à tant d'autres, mais quand ce fut François Mauriac qui en devint l'hôte, il réveilla la belle, pour le pire et le meilleur, celui-ci ayant toujours eu ma préférence.

Un des hommes les plus haïs qui furent, cela doit faire très convenu vu de loin, si on n'a pas eu accès à sa correspondance. Ajoutez-y la gloire et l'argent et cela vous garantit de solides inimitiés.

Mais le plus grave, le plus insurmontable, était cette réputation diffuse d'une région, se sentant trahie par un de ses fils et qui ne lui pardonnait pas cet entre-deux où il voguait.

Jamais vraiment de droite, mais de gauche non plus, à une époque où cela comptait. Catholique, mais à sa manière.

Trop parisien pour être encore comme eux, mais si ancré dans l'enfance que cette source, dont il parlait mieux que personne, ne tarirait jamais.

Et puis, sous ses airs de grand d'Espagne, il ne boudait pas les plaisirs de la provocation, se payant, entre mille autres luxes, celui d'enregistrer un *Article de la mort*, vingt ans avant elle, afin qu'on pût l'entendre, encore, alors qu'il ne serait plus là.

J'ai tant lu de textes, de lui et des autres, rencontré et bavardé avec tant de gens, qui l'avaient plus ou moins connu, été à la quête de tant de renseignements, de toutes natures, à son propos, que je ne sais plus d'où vient ce que je crois entrevoir de sa vie quand il était dans ce qu'il appelait lui-même, autre coquetterie, son *humble maison des champs*.

Pâques et les vendanges étaient les deux moments de l'année où il venait presque sûrement. Habillé selon le temps – costume blanc sous le soleil –, toujours tiré à quatre épingles, un *Monsieur*, cravate incluse, les espadrilles pouvant parfois dépareiller l'ensemble si ses grands pieds, ce jour-là, étaient pris de fantaisie. Béret noir, ou panama, bottillons de vieux, voilà pour l'apparence.

En immense angoissé, il se rassurait par des rituels.

Une certaine promenade, à une certaine heure, selon les saisons, avec des itinéraires, toujours les mêmes, où il humait les roses, mettait les mains à plat sur le parapet chaud de la terrasse ou, aveuglé par la lumière, jouait les indiens en saluant l'horizon, avant de suivre, de bas en haut, puis en sens inverse, l'in vraisemblable ligne de cyprès, aussi exotique en Benaque que des poiriers dans un cimetière.

Tous les témoins oculaires ont dit sa superbe, la légèreté de son pas, son allure de grand échassier prêt à l'envol. On écrivit même quelque part que personne *sur la propriété* n'osait le croiser lors de ses promenades, fuyant, même, à

l'approche du *Maître*, dont une légende prétend qu'il souhaitait n'apercevoir aucune âme qui vive, sa maison des champs n'étant pas pour les humbles.

Le grantécrivain avait quatre enfants et une femme, dans l'ordre qu'on souhaitera. Dieu était amour et l'existence des hommes pleine de démons à affronter.

Les retrouvailles en famille, les repas simples, les cèpes, boudin purée, sardines sur le grill, presque du Guédiguian.

Entre deux pages à écrire pour son roman en cours et ce troisième feuillet à parachever – un billet d'humeur au *Figaro* –, on prenait le temps de poser pour les albums de Jeanne, son épouse. Réception des frères et des amis, jamais de collègues écrivains, pratiquement.

François Mauriac écrivait comme les autres respirent, encore et toujours, jusqu'au bout, avec, sur les genoux, son petit cahier d'écolier, où il dessinait, en manque d'inspiration, des visages de jeunes gens *plutôt couça que couci...*

Cela n'engage que moi, mais il me semble avoir fini par comprendre que le temps à Paris, avenue Théophile-Gautier, plein d'attentes incommensurables, précédant sa venue, avait plus de prix pour lui que la réalité de ce qu'il vivait vraiment une fois à Malagar.

C'était la perspective d'échapper au tournis de la ville qui l'enivrait, mais à peine aperçue la petite cloche de *la rue*, près de la cuisine, Paris paraissait si loin et si désirable.

Certains de ses textes écrits dans sa campagne attestent l'ennui. Mais un ennui gros comme celui de la femme enceinte. Le grand bonhomme ne pouvait plus se disperser, c'en était fini des dîners brillants et des honneurs à la chaîne.

On ne triche pas à Malagar, on ne s'y échappe plus grâce aux autres.

On n'est plus que soi, on est en soi.

Dans un face-à-face qui ne vous passe rien.

Le Bon Dieu se présente à vous, si vous y croyez, et ce qui vous tourmente – une faible rumeur à peine audible dans les soupers en ville – vous revient en plein cœur. Cela vous retourne comme un gant, met votre cœur sur la table et vos tripes à l'air, exhibant pour vous seul les blessures de votre âme.

Mauriac a si souvent été bon – mais peut-être faudrait-il écrire charitable – qu'il n'a pas pu délibérément décider de ne pas voir *les petites gens* qui l'entouraient dans *son domaine*. Le calvaire de Verdélais n'était pas loin et peut-être ses longues promenades rituelles en figuraient-elles, pour lui, quelques étapes intimes.

La foi, cela s'entretient, comme un muscle, et la rue de la Source des Bénédictins, à Auteuil, appartenait à l'autre monde.

L'amour, le terrestre, n'en parlons jamais, car ce n'était qu'à lui, mais ce roman en chantier, les combats à mener parmi les hommes, comment aurait-il pu mieux les soupeser que dans cette solitude ?

Je ne tiens pas à tout prix à plaider en sa faveur, mais je demande qu'on ne juge pas cet écrivain du XIX^e siècle avec nos lunettes actuelles. Oui, il aurait pu être plus accessible, chaleureux, comme il a su l'être avec tant d'autres, mais sa mère lui avait inculqué le devoir de bien tenir sa place dans le monde et ce n'est pas au moment, parfois si douloureux, de s'examiner soi-même sans complaisance, qu'on ouvre toutes grandes ses paumes à ses frères humains. *Jeter une torche au fond de ses abîmes* n'est pas de tout repos et quand les autres lui imaginaient de la vanité, sans doute était-il, lui, en train de gratter ses croûtes, en saignant, ou de lécher ses plaies vives.

Je m'appelle Claude D*, mais ce n'est pas le nom de plume que j'ai choisi, à seize ans, devant l'écran de télévision, où je me jurai de devenir un jour auteur chez Robert Laffont parce qu'il parlait des écrivains de la façon dont je les rêvais. J'en avais déjà beaucoup, à l'époque, des couvertures imaginaires de mes livres, où ne pouvait figurer que le nom de mes origines.

Froidmont... Un puits de fantasmes pour un enfant.

L'histoire familiale racontait comment à la débâcle française de 1870, la fine fleur de l'aristocratie s'était piteusement repliée *chez nous* et comment un *connétable* – ce mot seul suffit à m'occuper l'esprit pendant des années –, un connétable à particule, s'était retrouvé dans une ferme où, au lieu de rabâcher ses misères, il avait voulu jouir, profitant des circonstances pour renouer avec le mode de vie de ses aïeux.

Le petit peuple qui le servait était *ses gens*, il avait organisé tout un trafic digne d'un gabelou pour recevoir du champagne et du vin, des confits, des bas de soie, des habits brodés d'apparat... pour mener grand train au milieu des pauvres et régner sur cette cour de mares et de clapiers, de boue et de déjections de toutes sortes, à la manière d'un seigneur féodal. Un petit Sigmaringen avant la lettre, une répétition de la pièce, trois quarts de siècle avant sa représentation, mais aucun salaud d'écrivain dans les parages.

Autant, sobre, il affectait ses grands airs, autant il perdait ses bonnes manières quand il avait bu et comme, condamné à l'oisiveté et au mépris, il l'avait déjà beaucoup trop fait vers

onze heures du matin, le petit personnel filait doux dans la ferme et les femmes, surtout, s'inventaient des corvées dans les grandes caves labyrinthiques ou loin de la bâtisse.

Aussi vaincu qu'il ait été, c'était en maître absolu et en conquérant qu'il se comportait dans ce petit pays lui ayant pourtant généreusement offert l'hospitalité.

Une fin d'après-midi, alors qu'il rentrait d'une balade à cheval pendant laquelle il avait fait quelques haltes pour ensemer la région, il lui prit la fantaisie de ramener lui-même sa bête à l'écurie.

C'est là qu'il abusa de son droit de cuissage et d'une domestique à laquelle il n'avait encore jusque-là jamais adressé la parole. Comme elle se débattit, il la frappa, car c'était un aristocrate. Comme elle finit par céder, elle lui désigna l'endroit le moins lourd de conséquences, mais même là, il voulut rester le maître et malgré tout ce qu'elle put tenter, juste après, avec son maigre bagage de savoir, son ventre se mit à pousser comme une courge et le malheur vint s'ajouter à la misère pour cette jeune femme qui n'avait pas vingt ans.

Ivre, le connétable était un chien, à jeun, c'était une vraie crapule. Il avait eu beau la forcer comme un soudard, n'avoir jamais entendu le son de sa voix que par ses cris, tout ignorer d'elle, il la fit chasser dès que son état fut visible, avec ce que pouvait avoir de *désagréable* cette situation dans un lieu, un milieu et une époque comme ceux-là.

Sa propre mère étant veuve, elle la recueillit et on essaya, tant bien que mal, jusqu'à ce que ce ne fût plus possible, de dissimuler son mal. Elle fut entourée d'amour et de soins. Ce qu'on n'avait pas pu lui donner à elle durant son enfance – trop pauvres, pas le temps –, elle le reçut à ce moment-là et quand un petit garçon vint au monde, il savait déjà, sans doute, qu'il serait le seul homme de sa vie, le seul sur cette

terre à aimer cette femme-là et il fut tout de suite doux et calme, sans caprices ni complications.

Arnold... Un prénom prisé de ce temps chez les ouvriers. *Bon comme le pain*, courageux à la besogne, ne se plaignant jamais, souriant, toujours.

Dès qu'on m'en parla, il acquit à mes yeux le statut d'un héros épique. Je le parai d'une dignité et d'un prestige qui me décidèrent très tôt à emprunter son nom pour venger sa détresse et celle de sa mère, que j'espérais faire un peu survivre à travers moi.

D'autant que cet arrière-grand-père revêtait en outre deux autres *qualités* exceptionnelles.

Il était mort dans des conditions affreuses, écrasé par un train – un linceul de bandages et de taches rouges souvent évoqué devant moi à ma demande pressante et insatiable – et c'était, tout bonnement, le Dieu mort de ma mère qui, passant vite sur ce que ce destin avait eu de triste, magnifiait l'amour et la bonté dont cet homme avait été capable tout au long de sa vie envers les autres.

Ce n'est, au fond, que maintenant, que je *juge* enfin ce grand Français selon son mérite, m'étant bien gardé de le faire jusqu'ici, parce que cela contrariait mes préjugés autant que mon plan de vie.

J'ai longtemps vu du romantisme dans ce coït contraint et j'étais très reconnaissant envers cette jeune femme de s'être laissé faire, les jupons relevés dans une étable. Son bâtard légitimerait ma folie à venir, celle de prendre sa place, cent ans après, en me rendant à ma vraie patrie.

Je me demande ce que François Mauriac eût pensé de cette histoire. Ce serait piquant qu'un de ses grands-pères à lui eût fréquenté le connétable.

